HAL open science

Comprendre les conditions de l'effervescence électorale : un dispositif d'entretiens panélisés (2011 à 2013)

Éric Agrikoliansky, Lorenzo Barrault-Stella, Clémentine Berjaud, Thibaud Boncourt, Julien Fretel, Daniel Gaxie, Kévin Geay, Jérôme Heurtaux, Brigitte Le Grignou, Sabine Rozier, et al.

To cite this version:

Éric Agrikoliansky, Lorenzo Barrault-Stella, Clémentine Berjaud, Thibaud Boncourt, Julien Fretel, et al.. Comprendre les conditions de l'effervescence électorale : un dispositif d'entretiens panélisés (2011 à 2013). 13ème Congrès national de l'Association française de science politique, Jun 2015, Aix-en-Provence, France. hal-01364270

HAL Id: hal-01364270

https://hal.science/hal-01364270v1

Submitted on 21 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ST 2 du congrès de l'AFSP 2015 « Politique des temps ordinaires et politique des temps électoraux »

Comprendre les conditions de l'effervescence électorale : un dispositif d'entretiens panélisés (2011 à 2013).

SPEL[1]

Que savons-nous des électeurs français ? Si la question mérite d'être (re)posée aujourd'hui, c'est que le modèle d'explication des comportements électoraux, tel qu'il a été forgé dans les années 1940[2] et 1960[3] aux États-Unis, puis importé en France[4], et qui a dominé la sociologie électorale dans les années 1970 et 1980, semble s'être érodé. Fondé sur l'identification de « variables lourdes » (classes sociales, religion) et sur la prégnance d'identifications partisanes stables, reposant sur un type d'enquête spécifique (l'administration de questionnaires à de larges échantillons dits représentatifs), ce modèle est depuis deux décennies remis en cause et bute notamment sur trois types de critiques. En premier lieu, il serait de moins en moins susceptible d'intégrer deux niveaux d'analyse pourtant complémentaires[5] : celui des temps longs de la socialisation politique, des appartenances sociales et des identifications politiques, et celui, central dans les travaux contemporains, des temps courts de la campagne et de la « décision » électorale. Dans un contexte où se succèdent les alternances, où le clivage droite/gauche est décrit comme dépassé, et où les citoyens passent tour à tour de la participation active à l'indifférence passive, le modèle classique d'un électeur effectuant invariablement des choix électoraux identiques dans un univers politique immuable est en effet devenu problématique –voire largement irréaliste. Pour autant, doit-on remplacer l'électeur d'autrefois par un nouvel électeur tout aussi improbable : c'est à dire conçu comme intéressé, informé, faisant des choix électoraux raisonnés et exclusivement fondés sur des raisons politiques ?A nos yeux, si le modèle des « variables lourdes » mérite d'être discuté, c'est moins pour se débarrasser de la question des ancrages sociaux et de l'attention différentielle à la politique que pour mieux, plus finement et qualitativement, en (re)penser les logiques.

L'érosion du modèle, en deuxième lieu, affecte la conception même de l'électeur sur laquelle la sociologie électorale s'est construite dans l'après-guerre aux Etats-Unis, puis en France. Comme le rappelle pour le cas américain Alan S. Zuckermann[6], les promoteurs du modèle qui domina outre-Atlantique l'explication du vote (le paradigme dit de "Michigan") privilégiaient une conception « internaliste » des préférences politiques, appréhendées comme un système de

[1] Le collectif SPEL est composé de 11 chercheur-ses qui ont participé à une enquête collective sur l'élection présidentielle et les élections législatives de 2012 : Eric AGRIKOLIANSKY, Lorenzo BARRAULT-STELLA, Clémentine BERJAUD, Thibaud BONCOURT, Julien FRETEL, Daniel GAXIE, Kevin GEAY, Jérôme HEURTAUX, Brigitte LE GRIGNOU, Sabine ROZIER, Anne-France TAICLET.
[2] Cf. les travaux pionniers de : Lazarsfeld et al. 1944.
[3] Le paradigme dit de "Michigan" : Campbell et al.,1960.
[4] Michelat, Simon, 1977.
[5] Comme proposait déjà de l'articuler le modèle de « l'entonnoir de causalité » du paradigme de Michigan. Cf. Campbell et al. 1960.
[6] Zuckermann, 2005.

croyances et de représentations individuelles incorporées, façonnant l'acte du vote quels que soient les contextes dans lesquels les préférences politiques s'expriment. C'est contre une telle conception individualiste du vote que se développent depuis deux décennies, dans la sociologie électorale anglo-saxonne[7], des approches contextuelles qui réintroduisent, avec profit, la dimension collective de l'acte de vote. Ce faisant, elles soulignent non seulement les appartenances collectives, mais aussi les pratiques collectives des électeurs. En réhabilitant l'approche pionnière d'un Lazarsfeld[8], notamment, ces travaux rappellent opportunément que voter est aussi (d'abord ?) un acte collectif, mené en interaction avec d'autres ; ils invitent alors à mieux prendre en compte les contextes d'interactions, les échanges, les discussions et les micro-pressions qui façonnent les préférences.

Enfin, c'est peut-être aussi et surtout le modèle des grandes enquêtes quantitatives, sur échantillon probabiliste, qui a révélé ses limites. Certes, de telles enquêtes demeurent indispensables pour cerner la distribution des votes et composer une cartographie sociale des préférences politiques, mais il est clair qu'elles ne sauraient suffire à appréhender, moins encore à expliquer, les comportements des électeurs. Les recherches menées en France depuis 15 ans sur la base d'entretiens approfondis[9] ont ainsi montré l'importance des conditions de recueil des données pour la compréhension des rapports au politique (qui ne se réduisent pas aux choix électoraux) et pour l'analyse des appartenances et des trajectoires sociales. De même, les enquêtes menées sur les territoires et les bureaux de vote[10] ont suggéré les profits d'une approche restituant le contexte social et politique dans lequel les électeurs sont concrètement insérés, notamment par les observations *in situ*[11], pour reconstituer le poids concret des appartenances et la fabrication quotidienne des pratiques électorales. De ce point de vue, les transformations des méthodes d'enquêtes et d'observation des rapports au politique et des comportements électoraux semblent constituer une condition essentielle du renouveau des explications du vote.

Le protocole d'enquête mis en place dans le cadre de SPEL s'inscrit dans ces débats et dans cette volonté de renouvellement, *par les méthodes,* des questionnements et hypothèses de la sociologie du vote. Notre enquête vise à approfondir les acquis des analyses qualitatives en misant sur le rendement maximal d'une source : des entretiens répétés tout au long d'une séquence électorale. Nous avons ainsi interrogé longuement et à plusieurs reprises 69 électeurs, choisis pour leur diversité sociale et politique. Cette longue immersion nous a permis de recueillir un corpus d'une grande richesse, constitué par plus de 160 entretiens et plusieurs centaines d'heures d'enregistrement. Le choix de recourir à une telle technique est certes coûteux : le petit échantillon que nous sommes parvenus à constituer ne peut en aucun cas rivaliser avec la taille et la représentativité des échantillons d'enquête par questionnaires. Plusieurs catégories sont sous représentées dans notre corpus : les classes populaires, les non-diplômés, les moins intéressés par la politique y sont bien moins nombreux que parmi les électeurs français. Les classes moyennes et supérieures diplômées y sont à l'inverse sur-représentées. Cependant, en donnant à observer à la loupe quelques cas qui font figure d'idéaux-types, un tel dispositif permet d'appréhender des dimensions, aujourd'hui peu ou mal analysées et pourtant cruciales de la pratique électorale,

[7] Outre l'ouvrage déjà cité de Zuckermann, 2005, cf. Huckfeldt, Sprague, 1995.
[8] Lazarsfeld et al., 1944.
[9] Gaxie et al., 2011.
[10] Notamment Braconnier et Dormagen, 2007 ; Mischi, 2010 ; Agrikoliansky, Heurtaux, Le Grignou, 2011.
[11] Sur le renouveau méthodologique en sociologie électorale, voir aussi : Braconnier, 2010.

comme la question des conditions de la « décision » électorale et celle du lien entre les ancrages sociaux et les choix politiques. Plus précisément et à titre d'exemple nous nous proposons ici de tester la portée de ces matériaux d'enquête pour aborder deux questions décisives pour la compréhension des comportements électoraux contemporains : celle des effets des campagnes sur les électeurs (et accessoirement sur leur choix) et celle des logiques de la volatilité électorale.

La campagne électorale des électeurs

Comme en toutes choses, il existe un sens communément donné aux campagnes électorales. Elles constituent un moment particulier, mélange de routines et d'événements prévisibles, mais, dans le même temps, d'effervescence collective et de mobilisations. L'élévation du niveau d'attention aux péripéties politiques conduit beaucoup d'acteurs et de commentateurs à tenir pour acquis que les campagnes électorales sont le moment où les électeurs font leurs choix et qu'ils sont donc attentifs aux discours, notamment aux propositions des candidats. On présuppose aussi souvent que les électeurs suivent les rebondissements de cette effervescence collective, notamment les principaux meetings électoraux, la participation des principaux candidats aux émissions de télévision et surtout le débat entre les candidats du deuxième tour, considéré comme le moment clé qui détermine les résultats de l'élection. Les transformations de la couverture médiatique ont renforcé ces présupposés. Il existe désormais des chaînes télévisées d'information continue qui martèlent en boucle tous les sensationnalismes, à commencer par les "événements" de la campagne. Les "grands" meetings des principaux candidats sont retransmis en direct et prolongés par une avalanche de commentaires, qui en scrutent le contenu, les intentions et les effets potentiels. Les commentateurs tendent à universaliser l'excitation toute particulière qui caractérise leur rapport intéressé aux événements qu'ils font profession d'analyser. Ils glissent facilement du constat de l'élargissement de l'audience des faits divers du microcosme politique et de leurs analyses, à la représentation tacite d'un corps électoral massivement attentif et réactif.

On ne sait pourtant pas grand-chose de la manière dont les citoyens suivent les campagnes électorales. Notre enquête par entretiens panélisés permet justement de revisiter cette question canonique de la sociologie électorale des conditions du choix et notamment des « effets » des campagnes électorales. Ces questions ont été posées très tôt par les promoteurs d'une analyse déterministe du vote[12]. Si les chercheurs fondateurs de la discipline ont conclu que, bien loin de posséder les effets puissants qu'on leur prêtait, les campagnes exerçaient plutôt des « effets limités »[13] (notamment de réactivation et/ou de renforcement de préférences anciennes), la question des « effets » des campagnes a périodiquement resurgi dans les débats scientifiques, notamment à propos de l'impact des médias sur les votes. Articulée à celle des effets de campagne, la question des conditions du choix électoral a elle aussi périodiquement été reposée et est, depuis deux décennies[14], revenue au centre des débats, même si certains résultats empiriques

[12] Cf. Lazarsfeld et al. 1944. Mais la question de l'articulation entre les variables de long terme et de court terme est également au centre de *The American Voter* (Campbell et al., 1960)
[13] Lazarsfeld et al., 1944.
[14] Nadeau et al., 2012 ; Sur le moment du choix électoral en 2007 : Cautrès, Muxel, 2009.

demeurent fragiles et discutés. Comme le suggèrent Nadeau et ses collègues, dans leur relecture de 20 ans d'enquêtes électorales sur les élections présidentielles françaises : « mettre au jour la présence ou l'absence de tels effets de campagne demeure encore aujourd'hui un défi de taille pour les chercheurs[15] ». Ainsi, rares sont les dispositifs empiriques qui permettent d'isoler des effets postulés par les modèles théoriques. Les supposés effets paraissent toujours au final secondaires et difficiles à identifier. Les raisons de cet écart, entre la sophistication des hypothèses et leur vérification empirique, tiennent sans doute là encore à la rusticité des outils empiriques habituellement utilisés. Les enquêtes post-électorales, menées par questionnaires sur de grands échantillons, pèchent évidemment par leur incapacité à observer *in situ* le moment de la décision électorale et l'effet, potentiel, de la campagne au cours de son déroulement. Elles posent aussi le problème de la reconstruction rétrospective des choix et des éléments d'information censés les fonder. Ainsi, faut-il croire les électeurs lorsqu'ils affirment avoir fait leur choix bien avant la campagne, dans les dernières semaines, les derniers jours, ou voir dans leurs réponses des artefacts produits par la situation d'enquête[16] ? Les fluctuations postulées des opinions et des choix se heurtent donc le plus souvent au problème de la mémoire floue des électeurs. La simplicité des indicateurs utilisés (« Quand vous êtes-vous décidé ? » ; « Avez-vous suivi la campagne ? »), induite par le format du questionnaire qui n'autorise que des interrogations lapidaires, ne permettant en outre que des corrélations bien superficielles (ceux qui disent suivre la campagne disent-ils aussi avoir plus changé d'avis que les autres ?). Si plusieurs auteurs suggèrent de reformuler la question, réductrice, du *Do campaigns matter* en celle de « *When and how do campaigns matter* »[17], l'interrogation, faute de dispositifs empiriques propres à éclairer les modalités des « effets » aujourd'hui identifiés, reste encore largement irrésolue.

Les entretiens conduits dans le cadre de l'enquête SPEL ont permis d'interroger à plusieurs reprises près de 70 enquêtés à propos de la manière dont elles ou ils suivent une campagne électorale, dans le cas d'une élection considérée comme "majeure". Les limites quantitatives et l'absence de représentativité de l'échantillon ne permettent pas de prétendre à une description exhaustive des modalités de suivi de la campagne par des citoyens appelés à exercer leurs droits et devoirs électoraux[18]. Toutefois, en dépit de ses limites, l'enquête livre des aperçus sur les appropriations très polymorphes, sous le rapport non seulement du niveau, mais aussi des contextes, des modalités, des incitations et des objets de l'attention accordée à ce moment fort des systèmes démocratiques.

La campagne, quelle campagne ?

Un premier résultat de l'enquête, au demeurant déjà bien établi, est que le nombre, la fréquence et le contenu des supports médiatiques consultés, sont corrélés au niveau de politisation et donc à la position sociale de chacun. Les enquêtés les plus distants du politique, qui appartiennent pour la plupart aux catégories faiblement dotées en capitaux culturel et économique, sont aussi ceux qui

[15] Nadeau et al., 2012, p. 227.

[16] Le recours à des enquêtes quantitatives panélisées (comme celle du CEVIPOF de 2007), avec 4 vagues d'interviews (dont trois par téléphone) à intervalle de plusieurs semaines, ne résout que partiellement le problème de l'appréhension exacte des évolutions en temps réel.

[17] Brady et al. 2006.

[18] Le plus grand nombre d'entre eux résidant en région parisienne, la lecture de la presse régionale est rarement mentionnée. Les personnes rencontrées ne font guère usage des réseaux sociaux et des sites d'information et de discussion sur internet.

se tiennent le plus souvent à l'écart de la campagne électorale[19]. Nelly, 18 ans, élève dans un lycée professionnel, mère sans emploi, père inconnu, vit dans une cité HLM réputée difficile. Elle n'est pas inscrite sur les listes électorales, mais ne s'en rend compte que quelques jours avant le premier tour. Elle est très distante du politique en général, et des élections en particulier. Elle exprime un fort sentiment d'incompétence à propos des questions politiques. L'entretien réalisé avec elle à la mi-février 2012, montre que l'attention qu'elle accorde à la campagne, pourtant pleinement lancée, est inexistante :

> *« - Q : Est-ce qu'il y a quelque chose qui t'as marquée dans l'actualité ces derniers jours ?*
> *- Nelly : [silence] Rien.*
> *-Et chez toi, ils parlent de l'actualité ? De ce qui se passe ?*
> *- Mais, en fait, quand je rentre, j'ai un rituel, enfin… j'ai un truc trop précis, genre je rentre, bon, là en ce moment, quand je rentre y'a une Famille en Or [série télévisée], après y'a Money Drop [idem], et après, je zappe la 6, y'a vite fait le journal de 19h là…*
> *-Le 19h45 ? Tu regardes ?*
> *- Non. Je vais sur mon PC [dans sa chambre], et dès qu'y a Scènes de Ménages [idem] je reviens […]*
> *-Et t'écoutes la Radio ?*
> *- Non.*
> *- Et Internet ?*
> *- Tout le temps ! Facebook, Youtube… euh… si je fais des devoirs aussi, je cherche ce que j'ai besoin genre si j'ai un devoir en français ou que… direct recherche ! Si je comprends pas un mot… ou quoi… direct recherche […]*
> *- Et les journaux ?*
> *- [silence] À part vite fait quand j'ai rien à faire, vraiment… rien, vraiment rien à faire, le 19h45.*
> *- Les journaux papiers je voulais dire…*
> *- Non, franchement le matin, quand j'ai le 20 minutes, je vais directement : Horoscope.*
> *- Et après tu regardes le reste ?*
> *- Non, jamais.*
> *- Même dans le train ?*
> *- Dans le train j'ai ma musique.* »

Ce cas n'est évidemment pas isolé. Il est typique de l'indifférence à l'égard des questions politiques d'une partie des milieux populaires[20] et on en trouve de nombreux autres exemples dans notre corpus. Cependant, de manière plus inattendue, des personnes situées à l'autre extrémité du continuum d'investissements politiques, peuvent également se tenir à l'écart de la campagne électorale. On le voit avec Constant. Agé de 82 ans, parisien, c'est un cadre à la retraite, diplômé d'une grande école de commerce, mais qui n'a jamais cessé de travailler, puisqu'il dirige depuis 20 ans une petite société « familiale » (avec sa femme et son frère). Issu d'une famille qu'il qualifie de « bourgeoise » (son père, polytechnicien, était cadre dirigeant d'entreprise) et « gaulliste », il est marié à une femme sans profession, catholique pratiquante. Constant a des

[19] Gaxie 1978; Bourdieu, 1979
[20] Hoggart, 1970.

préférences électorales bien établies. Il exclut d'emblée un vote de gauche, affirmant qu'il a « toujours voté à droite ». Il mobilise des catégories idéologiques abstraites pour exprimer des opinions structurées et répétées dans le temps. Pourtant au cours des trois entretiens, il n'évoque jamais les événements ou les polémiques de la campagne, ni la personnalité ou les propositions des candidats. Il s'informe pourtant beaucoup, avant, pendant et après la campagne, mais en essayant « de ne pas se faire bourrer le crâne ». Il lit *Le Figaro*, il est abonné à *Valeurs actuelles*, il consulte une feuille d'information, *Les quatre vérités*, qui est aussi un site de droite radicale sur internet, il aime bien écouter les documentaires sur Arte, mais il est dans l'impossibilité de citer une émission ou un débat politique qu'il aurait regardé durant la campagne. Dans son cas finalement, la campagne n'a pas d'effet. Il en est immunisé, en quelque sorte, par la solidité de ses préférences politiques, qui sont plus étayées par des convictions –contre l'Islam, pour les valeurs de la famille et de la libre entreprise– que par la régularité de ses votes qui se portent alternativement sur les candidats de droite ou d'extrême droite. Mais aussi par la méfiance que nourrit cet électeur de la droite radicale à l'égard de médias qu'il soupçonne de faire le jeu du « système » (il accuse par exemple *Le Figaro* d'être « européiste »), mais d'une certaine façon aussi par son très fort sentiment de compétence qui lui permet de tenir à distance (et de considérer comme secondaires) les petits jeux électoraux du temps de la campagne.

C'est ainsi l'indifférence, la (mise à) distance, voire la méfiance, qui prédominent chez les citoyens rencontrés. Ce sont des formes d'attention intermittente, sélective, partielle et finalement limitée qui caractérisent la plupart des électeurs. C'est uniquement parmi les membres des fractions les plus sensibilisées du public que l'on peut rencontrer des personnes qui se rapprochent un tant soit peu de la représentation normative officielle d'un citoyen attentif à la campagne et soucieux de prendre connaissance des propositions des candidats.

Les appropriations différenciées des campagnes

Certains, en effet, conformément aux présupposés courants, s'informent en première personne pour faire leurs choix. Mais loin d'être une règle générale, c'est plutôt un cas particulier. Nolween, jeune femme professeure des écoles, correspond assez bien à ce mode d'appropriation particulier :

> *« Ce qui m'a fait évoluer, c'est le dernier débat, 15 minutes par candidat; j'ai trouvé Sarkozy et Hollande sur leur ligne, très absents, rien à prouver; j'ai trouvé Mélenchon toujours aussi convaincu de ce qu'il faisait, sur les salaires, sur la BCE. Après l'émission, j'ai essayé de lire les quatre programmes. On a un pack et on n'est pas forcément d'accord avec tout; je me suis dit, fais une liste de ce qui est important pour toi et regarde ce qui est moins rédhibitoire; sur le site du Monde, on a tous les candidats et il y a cinq thèmes; on a chaque candidat qui répond aux mêmes questions; je les ai tirés, en essayant de les lire et en mettant des points verts quand j'aimais, des points rouges quand j'aimais pas, et deux points verts quand c'était vraiment une bonne idée pour moi et deux points rouges quand c'était rédhibitoire. [Elle montre à l'enquêteur] Je me suis rendue compte que j'y arrivais pas par cette méthode-là ».*

Ce mode d'appropriation est évidemment lié aux dispositions scolaires développées d'une enseignante. Il s'explique aussi par l'incertitude et l'indécision où se trouve cette jeune femme,

dont la situation ambivalente, tant professionnellement que socialement, fait entrer en tension plusieurs éléments face à cette campagne, qui la prédisposent à cette forme d'appropriation de la campagne centrée sur la comparaison appliquée des programmes. Loin d'être universelle, l'attention en première personne à la campagne orientée par le souci de choisir entre des candidats et des programmes apparaît à travers cet exemple comme soumis à des conditions très particulières, en lien ici avec la pente de sa trajectoire sociale, les socialisations contradictoires et les incitations interpersonnelles dans lesquelles Gwen est prise durant cette campagne.

On ne peut recenser ici la diversité des sujets qui retiennent l'attention d'électeurs inégalement politisés et attentifs, mais l'enquête révèle d'autres variations liées aux modes de suivi de campagne. Une même situation – par exemple le débat de l'entre-deux tours – peut être décryptée selon des modes de réception différents comme le suggère ce compte-rendu de Valentin, lycéen professionnel, fils d'un commerçant et d'une éducatrice en crèche :

> « *Oui mon père il a mis le débat, c'est important tu vois, et donc on a attendu que ça commence, on pensait que Sarko était le plus fort pour, c'est son point fort… qu'il allait le laminer en fait ! Mais ça a pas marché… au final, il s'est très bien débrouillé, il a tenu tête quoi ; moi j'ai rigolé quand même, mes parents non, ils étaient genre sérieux, bon sauf au truc du menteur là, ils se sont marrés « menteur c'est mal ! » trop drôle ! C'était comme un match de judoka ou de boxeur, bambam, très serré en plus ! D'ailleurs, on a dit c'était match nul à la fin… finalement rien a changé quoi, mais j'ai bien aimé* ».

Cette lecture sportive du débat est très éloignée du tableau à points verts et rouges soigneusement élaboré par la professeure des écoles. Comme d'autres enquêtés, cette dernière révèle par ailleurs une focalisation accrue sur la personnalité des candidats. Le contexte d'une élection présidentielle incite une partie du public à se concentrer sur des personnages. L'enquête montre toutefois que rares sont les enquêtés qui suivent attentivement l'ensemble des déclarations des candidats, et plus rares encore ceux qui s'informent de leur projet, avant de faire leur choix. Pour Valentin d'ailleurs, « finalement rien n'a changé quoi ». Dans la mesure où les enquêtés ont gardé quelque souvenir des propositions d'un candidat, c'est par bribes et sur un ou deux points qui les intéressent plus particulièrement pour des raisons diverses. Or ces raisons renvoient à des instruments de jugements diversifiés et socialement ancrés, eux-mêmes n'étant pas toujours articulés entre eux et encore plus rarement liés au vote final.

Ces quelques exemples, parmi d'autres, soulignent alors la pluralité des rapports à la campagne, tant en termes d'intérêt et d'investissement ou de distance qu'en termes d'appropriations. Les dispositions et les cercles de sociabilités dans lesquelles elles se déploient, s'activent ou entrent en tension sont alors centraux pour saisir ces processus et ce que les citoyens font face *à*, et *de* la campagne électorale. La question des effets des campagnes électorales peut donc être re-posée au regard des pratiques des électeurs ordinaires. Beaucoup de choses ont en effet été écrites pour tenter de modéliser la relation entre le degré d'exposition des électeurs et l'effet possible de la campagne sur les choix électoraux. Toutefois, ces travaux prennent souvent appui sur une typologie réductrice des attitudes face aux campagnes électorales. Les données quantitatives qu'ils mobilisent généralement mesurent des oppositions trop simples entre ceux qui « suivent beaucoup ou un peu» la campagne et ceux qui ne la « suivent pas » (suivi établi à partir de déclarations des personnes interrogées dont on ne peut présumer qu'elles adoptent une échelle

commune pour l'apprécier). Notre enquête montre que les attitudes à l'égard de la campagne se révèlent plus complexes et plus dispersées qu'on ne le suppose généralement. Il est exact que l'on observe des cas illustrant l'opposition polaire entre indifférence et mobilisation active, mais la plupart des entretiens révèlent un rapport intermédiaire, parfois ambivalent, à la campagne, mêlant le suivi intermittent et sélectif, parfois prescrit par les proches, et une distance méfiante fondée sur un regard oblique. Nos observations invitent à déconstruire le degré de suivi de campagne, mais aussi ses liens supposés avec la décision électorale. Entre appréciations d'allure sportive, jugements ludiques sur les personnes, mises à distance et appréciations désinvoltes et contradictoires, nombre d'électeurs ne mobilisent pas les informations fragmentées et partielles qu'ils parviennent à rassembler pour faire leur choix au moment du vote. En ce sens, le temps de la décision électorale n'est pas toujours celui de la campagne.

Les logiques de la décision électorale : volatilités, rationalités, sociabilités

Les entretiens répétés avec les électeurs, avant, pendant, après la campagne électorale, donnent en second lieu accès, *via* les hésitations, atermoiements, regrets affichés ou anxiété révélé, aux coulisses de la décision électorale. Ils permettent ainsi de rompre avec quelques lieux communs de l'analyse des choix électoraux. Par exemple, avec la représentation d'un électeur sinon rationnel qui ferait un usage utilitaire de la campagne comme outil d'aide à la décision et qui, après information, délibérerait en son for intérieur pour désigner le candidat le plus proche de lui en termes politiques. Ou encore la représentation, d'abord portée par les professionnels de la communication, d'une « bonne » ou d'une « mauvaise » campagne, élément central du processus d'une décision exclusivement centrée sur l'évaluation des performances politiques des candidats. Il ne s'agit certes pas d'affirmer que les électeurs ne font jamais des choix informés et ayant un sens politique, mais de considérer qu'il ne s'agit que d'une modalité, plutôt rare et parmi d'autres, du choix électoral.

Le recours aux entretiens répétés révèle ainsi trois modalités principales de cette décision qui élargissent singulièrement le spectre des raisons que l'on prête habituellement à l'électeur. La première modalité concerne les cas, plus fréquents, de « grande stabilité » qui manifestent un phénomène mis en évidence, il y a près de 70 ans, par les chercheurs de Columbia : le faible impact des campagnes sur des choix (mais peut-on encore les nommer ainsi ?) faits bien avant l'élection. *« The election is over »* écrivait P. Lazarsfeld[21], en 1940, assertion qui semble encore valoir aujourd'hui pour un grand nombre d'électeurs. La seconde modalité reflète les processus de « renforcement » des convictions qui, dans une conjoncture d'effervescence électorale, se cristallisent sous l'effet des rencontres et notamment des interactions et micro incitations exercées par les proches. Ces derniers cas montrent comment la campagne électorale est l'occasion de réactiver des mécanismes d'identification affichés ou enfouis et comment les relations sociales ordinaires constituent les canaux conducteurs de l'effervescence électorale. Enfin, la troisième modalité renvoie à ce que l'on a coutume de désigner comme des comportements électoraux « volatils ». Ceux-ci ne manifestent cependant pas la rationalité stratégique que l'on prête parfois aux électeurs, mais plutôt des logiques inattendues qui invitent

[21] Lazarsfeld, 1944.

précisément à récuser l'alternative simpliste entre rationalité et irrationalité. Nous avons choisi de nous concentrer ici sur cette dernière modalité de la décision électorale.

Pratique faussement simple, dont la mesure, comme la consistance, peut être discutée[22], la volatilité suscite habituellement deux types d'explications contradictoires. Elle serait ainsi tantôt le fait d'électeurs flottants, instables parce qu'ignorants et irrationnels, tantôt la marque d'un d'électeur, affranchi de la « camisole de force » des déterminants sociaux[23] et qui exprimerait, de cette façon, un véritable « choix » politique et incarnerait, de façon exemplaire, un « nouvel électeur rationnel »[24]. Or les entretiens montrent que cette alternative est réductrice. Ces votes ne relèvent ni de la pure rationalité d'un électeur stratège comparant les offres politiques, ni de l'accumulation incohérente de choix irrationnels. Parce qu'ils possèdent toujours une rationalité, même si celle-ci est parfois très éloignée des modes de raisonnement légitimes à propos des élections. Parce que, aussi et surtout, ils manifestent toujours le poids des ancrages sociaux : à la fois l'effet des sociabilités (discussions, pressions des proches) qui orientent les choix individuels et l'impact des vicissitudes de la trajectoire sociale. C'est en ce sens, paradoxalement, en revenant sur les ancrages sociaux des choix politiques qu'on est le plus à même de rendre compte de la volatilité électorale. On s'attardera pour cela sur deux cas : le cas de Dimitri, 20 ans, scolarisé en terminale de bac pro ébénisterie et celui de Judith, âgée de 29 ans, cadre dans le service marketing d'une grande société de télécommunications, mariée et qui attend un enfant au moment de la campagne.

Une volatilité irrationnelle ?

Dimitri offre d'abord un cas exemplaire de « volatilité » électorale sur le temps court de la campagne de 2012. Déclarant initialement son intention de voter pour la candidate du FN, Dimitri donnera finalement sa voix au candidat du Front de gauche (Jean-Luc Mélenchon). Tiendrait-on ici le cas exemplaire qui manifesterait la porosité entre l'extrême droite et l'extrême gauche, et finalement la collusion, que bien des commentateurs annoncent et dénoncent, entre ce qui est habituellement décrié comme « populismes » simplistes ? L'analyse de la trajectoire de Dimitri montre que ces votes sont loin de revêtir le sens politique que l'on est tenté de leur prêter, ce qui ne signifie pas qu'ils n'ont pas de sens ; sens que seule l'analyse minutieuse de sa trajectoire et de ses rencontres durant la campagne peut justement révéler.

Inscrit automatiquement sur les listes électorales par la municipalité, Dimitri est très distant du politique et peu compétent politiquement, comme d'autres jeunes des milieux populaires rencontrés. D'origine franco-polonaise et blanc de peau, Dimitri vit en cité HLM en banlieue parisienne avec sa mère (assistante maternelle contractuelle de la municipalité communiste) et le nouvel ami de celle-ci (d'origine tunisienne, sans papiers, sans emploi). Son père, ancien boucher aujourd'hui retraité qu'il voit occasionnellement, habite dans le périurbain en province (il vient d'accéder à la propriété), se dit ouvertement raciste et vote régulièrement Front National depuis plusieurs années. Lors du premier entretien début mars 2012, Dimitri insiste beaucoup sur l'enjeu de l'immigration qui serait la base des problèmes de l'insécurité et du « *chômage de masse en France* ».

[22] Lehingue, 1997.
[23] Key, 1966.
[24] Habert, Lancelot, 1988.

Construisant, comme d'autres membres des fractions supérieures des classes populaires[25], l'étranger en bouc-émissaire, il dit envisager de voter « *Marine* » (Le Pen), qu'il considère « *convaincante* » et n'ayant « *pas peur de dire tout haut ce que tout le monde pense tout bas* ». Lors du deuxième entretien une quinzaine de jours avant le premier tour, ses préférences semblent stables, voire renforcées, puisque Dimitri réaffirme vouloir voter pour Marine Le Pen. Il évoque notamment la récente affaire Mérah pour étayer son point de vue anti-immigrés (« *les arabes sont des singes (…) dehors les bougnoules* ») et anti-islam (« *les musulmans, c'est des bouchers, regarde Ben Laden ou ce qu'ils font aux femmes* »), qui apparaît cette fois plus assumé, sans doute du fait de la relation de confiance qui commence désormais à s'établir avec l'enquêteur. Il raconte aussi avoir, quelques jours auparavant, échangé au téléphone avec son père qui l'aurait félicité de vouloir voter FN. A l'issue de ces deux premiers entretiens, un vote FN consolidé par les discussions avec des proches durant la campagne semble ainsi probable.

Cependant, aux lendemains des scrutins début juin 2012, Dimitri explique avoir finalement voté au premier tour pour « *Michelon* » (pour Jean-Luc Mélenchon, dont il ne mémorise ni le nom ni le parti, et qu'il croit être proche de Nicolas Sarkozy), et pour Sarkozy au second. Il s'abstient ensuite au premier tour des législatives avant de voter PS au deuxième tour. Ce jeune de milieu populaire, peu politisé et faiblement compétent, adopte ainsi, en moins de deux mois lors des quatre tours de scrutins de 2012, quatre comportements contrastés : puisqu'il passe d'une intention réitérée de vote à l'extrême droite à un vote pour la gauche de la gauche, puis pour la droite, suivi d'une abstention et d'un vote pour la gauche.

Comment expliquer sociologiquement ce comportement, cas archétypique de « volatilité », sans recourir ni à une explication en termes d'effets conjoncturels des campagnes (voire d'effets médiatiques) qui façonneraient les préférences des électeurs, ni à une interprétation normative et ethnocentriste consistant à y voir un enchainement de conduites « irrationnelles », vote aveugle reflétant le désespoir des classes populaires face à la crise (économique, politique, etc.) ?

C'est en restituant les temporalités propres des décisions électorales de Dimitri, leurs contextes de production et les multiples relations dans lesquelles il est pris, que l'on peut saisir les « rationalités » de ses votes, en apparence contradictoires, et de leur agencement. Dit autrement, ce type de « volatilité » ne se réduit pas à une succession de choix rationnels et informés (l'enquêté connaît en l'espèce très mal les programmes des candidats), ni à une succession de hasards dénués de logique. Il doit se lire à la lumière de ses conditions sociales et contextuelles. Ainsi, le premier tour a lieu pendant les vacances scolaires de printemps et, à cette période, il travaille en intérim et distribue des publicités (de couleur rouge) pour l'entreprise SFR dans un quartier parisien (qu'il ne connaît pas, ayant peu l'habitude de « *bouger sur Paris* »). A cette occasion, il est par hasard amené à côtoyer pendant quatre jours des militants pro-*« Michelon »* (du Front de Gauche) qui eux aussi distribuent des tracts (rouges) à la sortie du métro et avec lesquels il se lie progressivement. Dimitri raconte longuement ses discussions avec les militants du Front de Gauche, notamment lors des pauses repas prises en commun. Il explique combien ceux-ci lui auraient fait comprendre que « *Michelon* », qu'il ne connaissait pas avant et dont il ignore tout, « *veut défendre les jeunes et faciliter leur emploi* », ce qui semble particulièrement le concerner puisqu'il

[25] Beaud, Pialoux, 1999.

envisage de commencer à travailler dès la rentrée suivante. Son « *changement d'avis* », comme il le dit, renvoie ainsi à ses discussions avec des acteurs politisés qui l'orientent, rencontres rendues possibles à la fois par la conjoncture électorale (le travail de campagne est alors particulièrement visible) et par des contingences personnelles le conduisant à être exposé au travail politique (par son déplacement dans ce quartier de centre ville lié à son besoin de travailler). Cependant, la transformation de ses préférences électorales ne résulte pas seulement du hasard, elle est aussi liée à certaines de ses dispositions personnelles, notamment d'une part sa socialisation professionnelle « par anticipation[26] » (« *je dois trouver un job en septembre donc si ça peut m'aider, je suis pour lui c'est logique* »), et d'autre part la « *fibre sociale* » que lui aurait transmise sa mère, contractuelle de la fonction publique municipale dans une commune de gauche, avec qui il vit mais ne parle jamais explicitement de politique (« *elle me dit tout le temps qu'à l'école on manque de moyens, elle le voit bien dans son travail elle (…) ma mère elle veut toujours aider les autres* »). On peut voir dans cette conversion sur le temps court - entre une intention de vote FN et un vote effectif pour Mélenchon - un effet inattendu de la conjoncture électorale de haute intensité, à condition de préciser que celui-ci n'opère pas par les médias mais par le biais d'interactions de face-à-face, par la médiation des sociabilités ordinaires. En outre, lorsqu'il vote « Michelon », Dimitri n'a pas parlé avec son père au téléphone depuis quelques semaines. On pourrait ainsi considérer que les interactions avec des militants du Front de Gauche activent certaines de ses dispositions (tendanciellement en affinité avec Mélenchon) au détriment d'autres désormais mises en sommeil (davantage pro-Marine Le Pen à l'image du rejet des immigrés). Il n'y a d'ailleurs de son point de vue pas de contradiction (« *y'a que les cons qui ne changent pas d'avis* » affirme-t-il finalement pour s'expliquer) entre ses intentions initiales et son vote effectif, tant il ne maîtrise ni les catégories politiques ni les programmes, ni les positionnements partisans. Bref dans ce cas, c'est paradoxalement une faible maîtrise de la politique (une faible compétence) qui confère aux choix de Dimitri une cohérence et une forme de rationalité, perceptibles dès lors que l'on prend la peine d'en reconstituer les conditions pratiques.

Les raisons de l'incertitude

Le second cas, celui de Judith, âgée de 29 ans, cadre d'une grande société de télécommunications, mariée et qui attend son premier enfant en 2012, semble, en première analyse, et à l'inverse du précédent, constituer l'archétype de l'électrice rationnelle : diplômée d'une grande école de commerce, passionnée par la politique, dévorant les informations sur le sujet. Très compétente politiquement, ses arguments sont développés et se réfèrent à des considérations proprement politiques. Elle s'appuie ainsi sur des indices censés évaluer les performances des uns et des autres en matière de résultats économiques comme de politique étrangère. C'est d'abord à l'aune de ces critères politiques et de jugements sur les candidats qu'elle indique une hésitation, répétée tout au long des entretiens, entre F. Hollande (elle se dit pourtant de gauche et a déjà voté pour S. Royal en 2007) et N. Sarkozy. *« Je change beaucoup d'avis* » affirme-t-elle ainsi au mois de mars 2012. « *Je ne suis pas épatée par Hollande (…), je le trouve décevant (…) Je pensais qu'il serait au-dessus, qu'il garderait son statut de M. Normal (…)je l'ai trouvé très agressif (…) à tel point que je me suis dit que j'allais voter Sarkozy, mais en fait Sarkozy était pire…* (rires)…». Son attitude apparente d'arbitrage rationnel face à l'offre politique s'illustre aussi dans de longs développements sur la politique économique, la situation

[26] Le concept de socialisation par anticipation est emprunté à Robert K. Merton, 1969. Sur l'importance du rapport à l'avenir en matière de (non) politisation des catégories populaires : Barrault, 2010.

actuelle de la France en Europe et dans l'exposition de calculs sophistiqués auxquels elle raconte se livrer pour anticiper son vote et ses effets potentiels (notamment sur les risques de voir M. Le Pen accéder au second tour).

Pourtant son comportement électoral effectif lors des scrutins de 2012 invite à nuancer considérablement l'interprétation rationnelle et instrumentale de son vote. Ainsi, Judith vote « nul » au premier tour et F. Hollande au second, puis s'abstient aux législatives. Ces choix pourraient être interprétés en termes « stratégiques », mais le récit qu'elle en fait invite à d'autres analyses :

> « *Au premier tour j'ai fait un truc très bizarre, je ne pensais pas que je ferais ça, j'ai mis les deux bulletins, Hollande et Sarkozy, dans l'enveloppe, donc j'ai voté blanc en fait (…) En fait je voulais que les deux arrivent au second tour. Après je m'en fichais un peu de qui était élu. Donc j'ai voté très tard vers 18h, je vote chez mes parents à M… donc je savais déjà qu'il n'y avait pas de risque … et une fois que j'étais là, je me suis dit : « je vais quand même voter » et j'ai mis deux bulletins dans l'urne.* »
>
> « *Au deuxième tour, c'était un peu particulier, parce qu'il y avait ma maman qui était hospitalisée, et elle n'avait pas pu faire de procuration, et qui était très très triste de ne pas aller voter, qui était très angoissée… et comme elle allait voter Hollande et bien j'ai voté Hollande pour elle en me disant que moi j'aurais voté blanc … C'est comme si elle avait voté, donc j'ai voté pour elle… Mais dans ma tête j'ai un peu voté blanc aux deux élections* ».

Le comportement assez inattendu de cette électrice révèle un rapport complexe à l'élection et à la campagne et dévoile les racines sociales de ce qui s'apparente moins à une rationalité instrumentale qu'aux fortes tensions reflétant sa trajectoire sociale. Cette dimension se manifeste tout d'abord dans le caractère stressant, voire oppressant que revêt le contexte de la campagne. Pour Judith, comme pour d'autres électeurs rencontrés lors de l'enquête, la séquence électorale se révèle anxiogène, génératrice d'hésitations, d'incertitudes douloureuses : la campagne devient paradoxalement pour cette électrice très politisée un moment de souffrance (et non d'exaltation du débat démocratique) qu'elle voudrait voir cesser : « *J'ai même plus envie qu'il y ait des élections* » affirme-t-elle quelques semaines avant le premier tour. L'importance accordée à l'enjeu électoral peut certes être liée à des attentes proprement politiques (victoire d'un camp, politiques publiques), mais son intensité particulière, presque douloureuse, s'explique par le fait que les choix politiques, loin d'être autonomisés et déracinés, concentrent et expriment un ensemble d'attachements et de détachements sociaux. En ce sens ces hésitations en apparence stratégiques reflètent plutôt les tensions découlant de la trajectoire de mobilité sociale qui caractérise la jeune femme.

Dans le cas de Judith, on perçoit d'autant plus ces tensions que la période de l'élection est justement un *turning point* dans sa trajectoire personnelle, dont elle rend compte en confiant à l'enquêteur : « *je me sens devenir de droite* ». La trajectoire de Judith est un excellent exemple d'une ascension sociale qui produit un habitus clivé (au moins au moment où on l'appréhende ici) entre un milieu d'origine (ses parents, divorcés, mais surtout sa mère avec qui elle a vécu) de gauche, favorisant la culture, l'art, etc. et une belle-famille qui appartient au contraire à la bourgeoisie versaillaise, de droite. Fille d'une professeure et d'un musicien de jazz, elle se destine initialement à des études de médecine, mais intègre finalement une école de commerce et devient cadre

marketing. Elle rencontre au cours de ces études son (futur) mari, issu de la bourgeoisie économique. Cette trajectoire manifeste bien le transfert des fractions inférieures de la bourgeoisie à capital culturel vers les fractions supérieures à capital économique. Ce transfert est jalonné de petits déplacements qui sont perçus par Judith comme des ruptures et génèrent des doutes sur l'identification politique. Si elle perçoit qu'elle est en train « *de grimper dans l'échelle sociale*», elle rechigne cependant, encore, à s'identifier à son nouveau milieu. Si l'évolution de sa situation sociale est évidente, elle reste inachevée : les vacances passées avec ses parents, ou encore et surtout le fait qu'elle reste inscrite dans le bureau de vote de leur domicile, indiquent le fort attachement qu'elle conserve à ceux-ci et à l'identité politique à partir de laquelle elle se définit encore en partie. Lors d'un entretien, alors qu'elle est émue par l'image d'une usine en grève que l'enquêteur lui demande de commenter, elle affirme sous forme de boutade « *je suis peut-être pas complètement devenue de droite* ». Ses votes semblent donc prendre leur sens dans le cadre de la relation complexe à ses parents, et en particulier à sa mère : son vote au second tour (elle vote Hollande « pour sa mère ») notamment reflète ainsi la tension aigüe qui apparaît juste à ce moment entre deux pôles d'identifications contradictoires, sa mère et son mari, entre la fidélité à son milieu d'origine qui est très marqué à gauche et le milieu auquel elle accède au terme de son mariage (son mari, comme ses beaux parents, votent à droite). La propension à considérer le politique comme relevant de l'« intime », à y « mettre de l'affect » n'est pas un trait psychologique, qui singulariserait cette électrice, mais manifeste simplement le fait que le vote reflète pour elle des conflits intimes, et *in fine* les spécificités de sa trajectoire sociale. L'identité politique est pour elle un marqueur extrêmement important de l'identité sociale : voter c'est dire qui elle est, alors que justement elle semble, à ce moment de transition biographique, être déchirée entre deux identifications contradictoires. De ce point de vue son double vote blanc manifeste moins une hésitation purement politique (entre deux candidats, deux projets) qu'il ne traduit son incapacité à dire, à ce moment de sa trajectoire, qui elle est par le vote.

*

* *

Que se passe-t-il si l'on en apprend plus sur l'électeur que ce qu'en disent en général les questionnaires utilisés dans les enquêtes électorales ? La lecture des quelques exemples présentés ici révèle d'abord le caractère incomplet et déformant de ces informations dès lors qu'on élargit la focale à des histoires de vie et de vote(s) : l'électeur irrationnel et incompétent se révèle plus censé qu'on ne le présumait et l'électrice stratège plus sensibles aux affects produits par la situation de choix électoral. Mais au-delà de cette critique méthodologique, qui repose sur une opposition qui ne doit pas devenir stérile entre méthodes quantitatives et méthodes qualitatives, notre enquête suggère peut-être surtout le profit qu'il y a articuler l'analyse des régularités du vote à celle des rationalités plurielles qui en sont au principe et à celle des contextes (sociabilités, trajectoires) qui leur donne sens. On saisit que le poids sur les choix électoraux des déterminants socio-économiques et des appartenances, dès lors que l'on ne les réduit pas à quelques frustres indicateurs, est loin de s'étioler, même s'il est peut-être moins visible aujourd'hui qu'il y a trente ans. Mais est-ce le poids de ces facteurs qui évoluent ou les instruments pour les percevoir qui sont de moins en moins susceptibles de les restituer ? L'une des limites de la sociologie française des « variables lourdes » est du coup peut-être de ne pas avoir pu systématiser empiriquement le programme qui était le sien : restituer les articulations entre « déterminants socio-économiques,

organisations symboliques et (…) comportements politiques[27] ». Si l'on considère que les « organisations symboliques » ne se limitent pas à des structures de pensée intangibles, mais manifestent aussi les capacités interprétatives mises en œuvre par les acteurs en interactions, le recours aux entretiens apparaît d'autant plus nécessaire : c'est l'un des principaux moyens de percevoir en quoi les appartenances sociales peuvent prendre un sens politique ; et de saisir comment les préférences politiques peuvent, dans certains cas, (re)modeler le sens de la position sociale.

[27] Michelat, Simon, 1985, p. 32.

Annexes

Quelques caractéristiques des électeurs interrogés.

Statistiques de base sur l'échantillon SPEL (n=69)

Sexe (%, n=69)	
Femmes	50
Hommes	50

Age (années, n=68)	
Moyen	47
Médian	48
Ecart-type	20

Résidence (%, n=66)	
Paris	45
Banlieue	36
Province	19

Statut (%, n=69)	
Scolarisés	16
Actifs	63
Inactifs	7
Retraités	14
Diplôme (%, n=69)	
Inférieur au bac	27,5
Bac, BTS, DUT	12,5
Bac +3 et +4	21,5
Bac +5 et plus, Grandes écoles	38,5

Vote 2012 (%)				
	Exprimés seuls (n=53)		**Ensemble (n=65)**	
	1er tour (%)	**2eme tour (%)**	**1er tour (%)**	**2eme tour (%)**
Mélenchon	14		12,5	
Joly	5		4,5	
Hollande	23	47	20	38,5
Bayrou	10,5		9	
Sarkozy	35	53	31	43
Dupont-Aignan	3,5		3	
Le Pen	9		7,5	
Blanc			11	11
Abstention			1,5	7,5

Bibliographie :

AGRIKOLIANSKY, Éric, Jérôme HEURTAUX, et Brigitte LE GRIGNOU (dir.),2011, *Paris en campagne. Les élections municipales de 2008 dans deux arrondissements parisiens*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant.

BARRAULT-STELLA, Lorenzo, 2010, « Anticipations de l'avenir et différenciation des rapports au politique de jeunes des milieux populaires. Une enquête ethnographique en banlieue parisienne », *Politique et sociétés*, vol. 29, n°3, p. 97-114.

BEAUD Stéphane, Michel PIALOUX, 1999, *Retour sur la condition ouvrière. Enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Paris, Fayard.

BOURDIEU, Pierre, 1979, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit.

BRACONNIER, Céline, 2010, *Une autre sociologie du vote. Les électeurs dans leurs contextes,* Cergy-Pontoise, Lextenso Editions.

BRACONNIER, Céline, Jean-Yves DORMAGEN, 2007, *La démocratie de l'abstention. Aux origines de la démobilisation électorale en milieu populaire*, Paris, Gallimard.

BRADY, Henry E., Richard JONHSTON et John SIDES, 2006, « The study of Political Campaigns », dansBRADY, Henry E. et Richard JONHSTON (dir.), *Capturing Campaign Effects*, Ann Arbor, University of Michigan Press.

CAMPBELL, Angus, Philip CONVERSE, Warren MILLER et Donald STOKES, 1960, *The American voter*, Chicago, University of Chicago Press.

CAUTRÈS, Bruno, Anne MUXEL (dir.), 2009, *Comment les électeurs font-ils leur choix ?*, Paris, Presses de Science Po.

GAXIE Daniel, 1978, *Le cens caché. Inégalités culturelles et ségrégation politique*, Paris, Seuil.

GAXIE, Daniel, Nicolas HUBÉ, Marie DE LASSALLE et Jay ROWELL (dir.), 2011, *L'Europe des Européens. Enquête comparative sur les perceptions de l'Europe*, Paris, Economica, coll. « Études Politiques ».

HABERT, Philippe, Alain LANCELOT, 1988, « L'émergence d'un nouvel électeur ? », *in* HABERT Philippe, YSMAL Colette (dir.), *Elections législatives 1988,* Paris, Le Figaro-Etudes politiques.

HOGGART, Richard, 1970 [1957], *La culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Minuit.

HUCKFELDT, Robert, John SPRAGUE, 1995, *Citizens, Politics and Social Communication,* Cambridge, Cambridge University Press.

KEY, Vladimer O., 1966, *The Responsible Electorate,* New York, Vintage.

LAZARSFELD Paul F., Bernard BERELSONet Hazel GAUDET, 1968 [1944], *The People's Choice. How the Voter make Up his Mind in a Presidential Campaign*, N.Y, Columbia University Press.

LEHINGUE, Patrick, 1997, « La volatilité électorale », *Scalpel, Cahiers de sociologie politique de Nanterre*, n°2-3.

MERTON, Robert K., 1969, *Eléments de théorie et de méthode sociologiques*, Paris, Plon.

MICHELAT, Guy, Michel SIMON, 1977, *Classe, religion et comportement politique*, Paris, presses de la FNSP.

MICHELAT, Guy, Michel SIMON, 1985, « Déterminations socio-économiques, organisations symboliques et comportement électoral », *Revue française de sociologie*, 26..

MISCHI, Julian, 2010, *Servir la classe ouvrière. Sociabilités militantes au PCF*, Rennes, PUR, 2010.

NADEAU, Richard, Éric BÉLANGER, Michael S. LEWIS-BECK, Bruno CAUTRÈS et Martial FOUCAULT, 2012, *Le vote des Français de Mitterrand à Sarkozy*, Paris, Presses de Sciences Po.

ZUCKERMANN, Alan. S., 2005, *The Social Logics of Politics. Personal networks as contexts for political behavior*, Temple University Press, Philadelphia.